





LHATTIE HANIEL

*Lady Rose & Miss Darcy,*  
*Deux Cœurs à Prendre...*

— *L'univers étendu d'Orgueil & Préjugés* —  
*Inspiré de l'œuvre de Jane Austen*

Romance historique

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-8310-1

© Lhattie HANIEL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Du même Auteur

### Les Historiques

*Lady Rose & Miss Darcy, deux cœurs à prendre...*

*Pour que chaque jour compte, il était une fois...*

*Un Accord Incongru !*

*Violet Templeton, une Lady chopardense*

*Le Mystérieux Secret de Jane Austen*

*Saint Mary's Bay – Vol. 1*

*Saint Mary's Bay – Vol. 2*

*Victoria Hall - Vol.1*

*Victoria Hall – Vol. 2*

*Lord Bettany*

### Les Contemporains

*20 Secondes de Courage*

*La fille qui rêve d'avoir la jambe pin-up !*

TOUS CES TITRES SONT DISPONIBLES  
AU FORMAT NUMERIQUE ET AU FORMAT PAPIER



*Là où ma raison s'égare,  
Mon cœur y trouve son chemin.  
À toi, tout court.*

*À ma fille, unique.*



# Prologue

## *Le départ*

*Ascot, Bridge Park, vendredi 7 avril 1797*

Sa Seigneurie — John William Dorian Scott, 4<sup>e</sup> duc de Bridge — était anéantie. Lady Sarah-Ann venait de rendre son dernier souffle et rien qu'il ne puisse faire ne pourra changer ce fait. Il était assis sur le lit de sa tendre aimée, recherchant dans sa mémoire les souvenirs de son sourire et le reflet de son propre visage qu'il voyait dans son beau regard vert lorsqu'elle le fixait avant de l'embrasser. Abattu par la douleur et le chagrin, il posa ses mains sur son propre visage. Les traits de la duchesse étaient si apaisés que l'on aurait pu croire qu'elle dormait, tout simplement. Pourtant, l'accouchement avait été une rude épreuve, tragique, où deux êtres s'étaient éteints ensemble, sans cri ni pleurs, plongeant la pièce dans un silence profond.

John, son unique fils âgé tout juste de sept ans, entra à pas feutrés dans la suite ducale, sans que son père ne s'en rendît compte. Toujours sans un bruit, il s'approcha du lit où sa mère, lui semblait-il, dormait. Il se saisit de sa main — d'une beauté rare — si blanche et si froide en cet

instant. Celle-ci dépassait de l'édredon confectionné dans une soie au ton violet qui la recouvrait jusqu'au cou. En vue d'une caresse, il l'agita doucement. Pourtant, la céleste main de sa mère resta inerte, sans pouls, sans vie.

L'enfant regarda alors son père qui n'avait pas bougé de sa posture dans laquelle, depuis un bon moment, il avait perdu le sens de la réalité. Tout en s'adressant à celui-ci, le petit retourna son visage vers celui de sa mère.

— Papa, pourquoi maman ne bouge-t-elle pas ?

Ne recevant aucune réponse de son père, l'enfant l'interpella à nouveau.

— Papa ! s'exclama-t-il, en regardant de nouveau son père qui ne prenait toujours pas la peine de lui répondre.

L'avait-il seulement remarqué ?

Certainement pas avant cet instant. Le duc releva alors doucement sa tête qu'il tenait toujours entre ses mains. Troublé, il regarda le visage de son fils comme s'il voyait une apparition. Il ressemblait tellement à sa femme que sa vue lui en fût insupportable. Les yeux rougis par le chagrin, il fixa la chair de sa chair d'un regard perçant.

— Sortez ! Sortez de cette chambre ! dit-il le verbe haut, en se relevant de son fauteuil avec de grands gestes.

C'était la première fois que John entendait son père s'écrier ainsi après lui. Il était un petit garçon si sage et si obéissant que les adultes, qui l'entouraient, n'avaient jamais eu à hausser la voix pour se faire entendre. Son père était reconnu pour avoir un naturel calme, plutôt généreux et magnanime. Et tout le monde l'aimait pour la bonté de son cœur. Mais surtout, il adorait son fils.

Aussi, John fut-il surpris. Surpris par ce père qu'il aimait tant ! Il fixa ce dernier d'un regard ahuri. C'est avec

la peur au ventre et les yeux brouillés par les larmes qui commençaient à rouler sur ses petites joues qu'il déguerpit de la chambre en laissant retomber la fine main de sa mère, devenue ballante en glissant sur le bord du lit.

La panique lui fit traverser, en courant, un corridor parme entrecoupé d'une multitude de salons et de pièces de couleurs différentes dont les murs déclinaient toutes les nuances de pastel. John continua sa course dans le couloir principal, d'un blanc immaculé. Il dégringola la volée de marches — qu'il y avait dans le grand escalier central — avant de se décider à revenir sur ses pas, égaré, ne sachant plus où aller. Il repassa devant la porte de la suite ducale et accourut jusqu'à la dernière chambre au bout du couloir. Cette pièce avait été réservée pour sa tante, lady Mary-Margaret de Montfort, qui était revenue de France pour assister à l'heureux évènement. Malheureusement, la vie en avait décidé autrement. John cogna à la porte et n'attendit pas qu'on lui signifiât d'entrer. Aussitôt dans la chambre, il se jeta dans les bras de sa tante, essoufflé par sa course folle.

— Mon enfant, respirez ! Que vous arrive-t-il ? demanda-t-elle le visage inquiet en restant assise sur sa chaise, tout en le serrant dans ses bras.

— Ma tante ! Oh, ma tante ! Papa... papa m'a crié... Je lui ai demandé pourquoi... maman ne bouge pas et... et papa m'a crié très fort..., hoqueta John, en pleurs, tout en gesticulant sur place et en se tordant une main dans l'autre, la peur au ventre de ce qu'il venait de vivre.

Mary-Margaret — qui, impuissante, avait assisté quelques heures auparavant à l'accouchement — se positionna à genoux sur le sol et conserva John dans ses

bras.

— Qu'est-ce que maman a ? l'interrogea-t-il, toujours en pleurs, en touchant une mèche des cheveux de sa tante.

— Oh, mon enfant, mon tout petit. Votre maman et votre petite sœur sont parties voir les anges dans les cieux.

John ne comprit pas vraiment ce que sa tante lui disait. Comme il continuait de pleurer, elle lui caressa le visage en essuyant ses larmes qui y coulaient à flots.

— Mais quand est-ce... quand est-ce que maman va revenir ? demanda-t-il en sanglotant de plus belle.

Mary-Margaret eut un mal fou à contenir ses larmes, tellement elle se sentait triste et attendrie par cet unique petit neveu qu'elle aimait tant.

— *Ô Seigneur !* pensa-t-elle. *Comment lui faire comprendre ce drame ? Il est bien trop jeune pour ne plus avoir sa maman. Et dire que je dois le quitter afin de retourner en France retrouver mon époux,* se désola-t-elle le cœur déchiré.

Lady Mary-Margaret — sœur aînée du duc de Bridge — avait épousé, il y a des années de cela, Daniel de Montfort. C'était un Français qui n'avait jamais eu l'intention de quitter ni son pays ni son château situé dans le bourg du Petit-Andely dans lequel il demeurerait en tant que dernier vicomte de sa lignée. Leur mariage n'avait pas été un mariage d'argent, mais d'amour. Malheureusement, ils n'eurent jamais la joie de tenir en leur sein, un enfant bien à eux. Aussi, avaient-ils reporté avec tendresse sur John, un petit garçon très attachant, tout cet amour qui débordait de leurs cœurs.

Comme lady Mary-Margaret ne sut quoi répondre à son adorable petit neveu, elle se releva du sol sur lequel elle

se trouvait toujours, tout en continuant à l'encercler de ses bras.

— Viens là, mon trésor.

Et tout en lui disant ces mots, elle se rassit sur sa chaise en installant John sur ses genoux. Elle le berça tendrement pendant quelques minutes, tout en lui fredonnant une comptine et celui-ci s'assoupit aussitôt. Conservant l'enfant au creux de ses bras, elle se releva et s'approcha du lit. Avec délicatesse, elle le déposa sur l'énorme édredon avant de s'allonger à ses côtés.

Plus tard dans la soirée, le repas se déroula brièvement, juste avec les restes du repas du midi — chose qui était rarissime à Bridge Park. Les restes — plutôt copieux — étaient généralement réservés pour la domesticité. Cependant, ce jour-là, le duc avait donné l'ordre à son majordome qu'il en soit ainsi. Il voulait un repas léger et rapide, afin de s'enfuir avec son chagrin dans sa chambre, mais il avait besoin de s'entretenir, auparavant, avec sa sœur. De plus, la laisser dîner seule aurait été plus qu'impoli.

Assis à table, faisant front à lady de Montfort qu'il regardait fixement, il frotta d'un air pensif son menton, qui s'était assombri d'une barbe naissante. Il ne savait comment s'y prendre pour engager la conversation. Pourtant, sa sœur, beaucoup plus âgée que lui d'une quinzaine d'années, l'avait toujours compris. Enfant, elle le taquinait souvent et l'appelait toujours par son deuxième prénom. À la suite du décès de leur mère, elle avait pris le rôle de cette dernière, très protectrice du jeune garçon qu'il était à l'époque. Aussi, ce qu'il s'apprêtait à lui demander

ne pouvait pas la choquer, pensa-t-il.

— Mary-Margaret, j'ai quelque chose d'important à vous demander, lâcha-t-il en soupirant.

S'apprêtant à lui répondre, elle releva la tête de son assiette. Remarquant soudain le visage fort abattu de son unique frère qu'elle aimait tant, elle décida de le rassurer.

— Oui, mon frère, vous savez fort bien que vous pouvez tout me demander. Je serai toujours là pour vous deux, vous le savez.

— Je le sais et c'est pourquoi ma demande ne doit pas vous offusquer, Mary. Lors de votre retour en France, je veux que vous emmeniez John. Je veux qu'il quitte Bridge Park et que vous preniez soin de l'élever... loin de moi, ajouta-t-il, gêné.

Elle rétorqua tout en posant bruyamment ses couverts dans son assiette.

— Allons, William ! Que dites-vous ? Vous êtes sous le choc de la mort de votre femme. Vous ne pouvez pas vous séparer de votre fils sur un coup de tête ! Il a besoin de vous, enfin !

Mary-Margaret avait les traits de son visage complètement tirés par cette nouvelle déconcertante. Et elle n'avait pas fini d'être consternée lorsque son frère poursuivit avec ceci :

— Je ne peux pas élever un enfant de cet âge, seul, sans ma bien-aimée. Prenez-le avec vous lorsque vous retournerez en France, la semaine prochaine. Dès demain matin, je lui expliquerai pourquoi je me dois de vous le confier. Il lui faut une mère et, ici, il n'en a plus !

— Vous êtes encore jeune, mon frère ! rétorqua-t-elle spontanément avant de s'interrompre. *Comment poursuivre*

*une telle conversation délicate ?* songea-t-elle.

Un bref silence se fit avant qu'elle n'ajoute :

— Je m'excuse de vous dire cela, maintenant, alors que votre chère Sarah-Ann que j'adorais vient tout juste de nous quitter, mais vous êtes jeune, mon frère, et il sera toujours temps pour vous de refaire votre vie lorsque votre chagrin sera épuisé. Vous pourrez toujours donner à John, l'éducation qu'il mérite. N'oubliez pas, William, qu'il est le futur duc de Bridge !

Son frère, sans aucune réaction à ses paroles, posa sa tête entre ses mains.

— Enfin, William ! John vient de perdre sa mère ! Il ne peut pas en plus perdre son père ! Vous en rendez-vous compte ?

— On ne le peut plus que moi, Mary, s'exprima-t-il doucement en relevant la tête. Vous ne comprenez pas. Je l'aimais tant qu'il m'est impensable de voir l'avenir sans elle. John ressemble tellement à sa mère, que le voir m'en est devenu insupportable.

— Fort bien, William ! J'emmènerai donc John. Mais vous viendrez le rechercher lorsque vous serez fin prêt à le faire, car vous êtes son père, s'énerva-t-elle quelque peu contrariée. D'ici là, mon mari et moi-même l'élèverons du mieux que nous le pourrons.

Un autre silence s'imposa à eux. Mary-Margaret se leva et s'approcha de son frère. Elle se saisit alors, avec tendresse, de sa main qu'elle caressa de la sienne.

— Mon frère, je pense qu'il est préférable que ce soit moi qui m'entretienne avec mon neveu. Il est encore ébranlé depuis que vous l'avez disputé. S'il doit vivre les prochains mois avec nous, je souhaite lui faire comprendre

que ce n'est que pour son bien. L'entendez-vous bien ainsi, William ?

— Oui. Enfin non, Mary, répondit-il la gorge serrée. Je sais que ma demande va être lourde de conséquences. Je souhaite que vous emmeniez John et que vous l'éleviez comme s'il était votre fils. Je sais que vous et votre mari ne pouvez avoir d'enfant. Aussi, cela pourrait-il être une chance pour vous deux. Et je suis sûr que John n'en sera que plus équilibré. Je l'aime, mais je ne me sens plus moi-même et j'ai peur du mal que je pourrais lui faire...

Lord Scott, anéanti avec un fort sanglot dans la gorge, regarda sa sœur.

— Notre fils ? Mais, William...

Mary-Margaret n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

— Mary, je vous en supplie. Il n'y a qu'à vous que je peux adresser une telle demande.

Mary-Margaret le fixait de son regard bleu métal. Les mains jointes dans une prière, elle s'exclama :

— Seigneur ! Aide-moi à être une bonne mère !

William se releva aussitôt de son siège et serra dans ses bras cette grande sœur qui avait toujours été là, pour lui, comme une mère. Dans un chuchotement, il lui narra cela :

— Tu as été une mère pour moi. La meilleure dont peut rêver un enfant ! Je sais qu'il en sera de même pour mon fils.

Avec des larmes dans les yeux, elle déposa sur son front un tendre baiser maternel avant de poursuivre leur repas en silence.

Le lendemain, en fin de matinée, Mary-Margaret

expliqua à John ce qu'il allait advenir de lui durant les prochains mois, tout en essayant de lui faire comprendre, également, que sa maman ne reviendrait plus. Du haut de son jeune âge, il ne comprit pas vraiment qu'il allait quitter l'Angleterre, ses amis et surtout sa vie auprès de son père. L'attitude que celui-ci avait eue la veille, à son égard, l'avait fortement effrayé et il préférait pour le moment se retrouver dans les bras de sa tante que dans ceux de son père. Sans s'en rendre compte, une vie différente avait déjà commencé pour lui, et ce, à la seconde où sa mère avait cessé de respirer.

Deux jours plus tard, John, accompagné de sa tante, quitta la demeure de son père. Assis à son bureau, le regard dans le vide, ce dernier, inconsolable, resta seul.



*C'est une vérité manifeste qu'une jeune femme pourvue d'appréhensions sur les nœuds sacrés du mariage oint à croiser le chemin d'un beau célibataire et, si peu que l'on sache des mystérieux secrets du cœur, succombe à son charme, il est fort probable qu'elle délaisse ses inquiétudes sur-le-champ. Et si nul n'est le cas, sa chère mère dont l'idée du mariage est si bien fixée dans son esprit, fera tout, avec orgueil, pour lui ôter ses préjugés !*

*Lhattie Daniel*



# Chapitre 1

## L'annonce

*Ascot, Easton Hall, vendredi 18 juillet 1817*

Le soleil commençait tout juste à nourrir de ses rayons la cime des séquoias géants, qui encadraient l'entrée d'Easton Hall, ainsi que la Grande Allée de marronniers qui donnaient toute sa profondeur à la magnifique demeure. Celle-ci, qui appartenait à la famille Easton depuis plusieurs générations, s'était enrobée comme chaque matin d'une tendre brume. Et les toits du manoir ainsi que ceux des écuries s'étaient légèrement colorés des premières lueurs de l'aube. Posé sur un muret, un rossignol entama son chant matinal, tandis que les roses commençaient tout juste à s'ouvrir en libérant un profond parfum poudré, qui embauma l'air frais. Cette demeure était située sur une plaine boisée, faisant front à un lac approvisionné par un petit ruisseau traversant plusieurs grandes propriétés. Et le domaine était entouré d'une forêt majestueuse, où les arbres appartenaient à d'autres siècles. La nature libre en ces lieux avait déployé ses plus beaux atours. L'immensité du parc éclairait chaque visiteur sur la fortune de ses propriétaires, d'autant qu'il était le plus resplendissant d'Ascot, faisant ainsi la fierté de ses

propriétaires. Celui-ci était déjà envahi par une horde de jardiniers — pas moins d'une quinzaine — ratissant les allées et désherbant là où il le fallait avant de s'atteler dans une taille artistique pour magnifier buissons et autres plantes. La plus jeune des domestiques — l'aide-cuisinière — s'empressait de leur demander si elle pouvait cueillir, dans le potager et les serres, les légumes et les fruits qui seraient servis pour les repas du jour. Le rossignol entama un chant plus aigu tandis que les premiers rayons levants éclairaient à peine les soupiraux du sous-sol où l'office était situé. C'est à cet endroit que la plus grande partie de la domesticité vaquait à ses tâches quotidiennes. Il s'échappait déjà des fourneaux des odeurs de cuissons se diffusant jusqu'aux étages supérieurs — étages dans lesquels les propriétaires avaient leurs appartements. Charles Andrew Easton, comte de Grey, et lady Jane-Elizabeth sa femme, y étaient encore profondément endormis. Tout comme lord Charles, leur fils aîné âgé de vingt-cinq ans, qui était rentré un peu avant l'aube d'une soirée entre amis. Les deux autres portes faisant front à ses deux appartements étaient celles des filles de la famille. La première était celle de la cadette, lady Mildred, âgée de dix-sept ans, qui était une dormeuse reconnue notoirement. Les décors de sa chambre démontraient qu'elle n'était pas encore sortie de l'adolescence... La seconde porte donnait sur les appartements de la première-née, lady Rose qui, comme toujours, ne dormait plus après six heures du matin. Elle était déjà plongée dans l'un de ses livres d'aventures romantiques dont la couverture de cuir était usée par tant d'heures de lecture. Elle était une passionnée de littérature, inspirée par les tourments de l'âme, exaltée

par la fougue de ce qu'elle lisait, même si elle soutenait à quiconque le contraire !

Tout ce petit monde vivait tranquillement dans ce vaste domaine. Les Easton étaient une riche famille de l'aristocratie dont le nom était renommé au sein de la société. Elle était unie tant dans le couple que dans la fratrie et était reconnue pour sa bonté ainsi que pour sa générosité.

Bien que la richesse du comte soit conséquente et puisse lui permettre d'habiter un domaine encore plus grand qu'Easton Hall, cela ne fut jamais envisagé. Jane-Elizabeth était fortement attachée à celui-ci. C'était sur ce sol, le genou droit à terre, que son mari lui avait déclaré toute la force de son amour...

L'intérieur du manoir était calme tant que les propriétaires des lieux restaient cloisonnés dans leurs chambres. Mais cela était sans compter sur Fripon, le petit chien de lady Mildred. Avec une soudaineté sans pareille, il détala dans le couloir principal du deuxième étage. Il était poursuivi par la cuisinière en chef dont l'embonpoint l'empêchait de courir aussi vite qu'elle le souhaitait. Fripon tenait un rôti fort bien à l'abri entre ses petites mâchoires, et semblait ne vouloir le céder à aucun prix. Son passage fut peu bruyant. À peine quelques petits claquements de griffes sur le sol en marbre. Mais on n'aurait pu en dire autant de la cuisinière qui jurait en voyant s'éloigner le déjeuner de ses maîtres !

— Si je t'attrape, satané petit voleur, c'est toi que je vais transformer en rôti et tu l'auras fortement mérité ! s'exclama-t-elle, le souffle court.

Si bien qu'à cause de cette course effrénée, tous les

membres de la famille Easton furent réveillés en même temps. Moins d'une heure après le passage audacieux du petit Fripon, ils se retrouvèrent tous dans le petit salon mauve pour y prendre le petit-déjeuner. De bonnes dimensions, c'était une pièce meublée de plusieurs meubles bas sur lesquels étaient déposés — dans de magnifiques vases en cristal — d'énormes bouquets de fleurs fraîchement coupées. À l'opposé de la cheminée, qui décorait un pan complet d'un mur aveugle, trônait sur un entablement un énorme pot-pourri en faïence d'un siècle passé laissant diffuser la senteur de mille pétales de roses séchés. Et là, au centre de la pièce, une grande table ronde en bois de merisier, posée sur un superbe tapis d'Aubusson, venait compléter le mobilier. Les tentures de velours lavande — brodées d'arabesques tissées de fils d'or qui habillaient les grandes fenêtres — étaient tirées et le soleil diffusait sa douce lumière sur les superbes tapisseries qui garnissaient les murs.

Comme il était d'usage de démontrer sa fortune par ses atours, cette pièce à elle seule laissait entrevoir les richesses qu'une famille, telle que les Easton, pouvait détenir en ce siècle, *résidu* d'héritages passés.

Du pain chaud, des toasts et de la marmelade de cerise, le tout disposé sur un énorme plateau en argent, étaient accompagnés d'une théière remplie d'un breuvage brûlant.

Le petit-déjeuner fut animé par l'annonce d'un bal que lady Jane-Elizabeth souhaitait donner au domaine, au plus tard, dans un mois. Évidemment, ce bal avait quelque chose de bien particulier : trouver un bon parti pour sa fille aînée !

— Maman ! Mais c'est formidable ! s'exclama Mildred, en entendant les paroles de sa mère.

— Oui, mon enfant ! Mais, pour l'instant, votre père et moi-même n'avons pas encore décidé si vous y participerez ou non. Je dois vous rappeler que les bals sont le prélude aux fiançailles, et que vous venez à peine d'avoir dix-sept ans. Aussi, votre sortie dans le monde ne doit pas se faire n'importe comment ! répondit sa mère, sur un ton qui ne souffrait d'aucune réponse.

Les yeux brillants par un début de larmes, Mildred sentit sa joie lui échapper et une colère prendre le dessus.

— Votre mère a tout à fait raison, rajouta calmement son père, en prenant entre ses mains son journal fraîchement repassé.

— Maman ! Papa ! Vous ne pouvez me répondre cela ! C'est inouï, on ne me laisse participer à rien dans cette maison ! Mais qu'ai-je fait pour avoir des parents aussi, aus...

— Mildred ! s'écria son père. Il suffit ! Comment voulez-vous que l'on puisse vous croire mature, alors que la moindre contrariété vous plonge dans un tel état de caprices coléreux ?

Charles décida d'intervenir. Il lança un regard à sa petite sœur, l'intimant de consentir à la décision prise par leurs parents.

— Fort bien, chers parents ! Je m'incline devant une telle... autorité !

Puis, le visage toujours contrarié, Mildred s'excusa et sortit de table sans prendre la peine de finir son petit-déjeuner.

Charles regarda ses parents tour à tour.

— Papa, maman. Je pense que Mildred est en âge d'assister à un bal. Qui plus est, se déroulant sous notre propre toit, n'est-ce pas ? leur demanda-t-il, en tournant la tête en direction de Rose, afin d'obtenir son appui dans cette petite confrontation.

Mais cette dernière évita le regard de son frère et continua d'étaler de la marmelade sur sa tranche de brioche. Elle ne voulait surtout pas être mêlée, de près comme de loin, à ces histoires de bals dont elle n'avait cure.

— Charles ! apostropha sa mère. Lorsque vous aurez des enfants à élever, vous pourrez venir me faire des sermons ! Aujourd'hui, votre père et moi-même estimons que Mildred est trop jeune dans sa tête. Cette enfant est insouciante et si influençable ! Elle ne voit jamais le danger. Si elle devait assister à un bal, je ne préfère pas imaginer ce qu'elle pourrait faire, si elle rencontrait une personne dotée d'un esprit plus fort qu'elle !

— Cela ne devrait pas être trop difficile à trouver ! s'esclaffa son mari.

Mais le regard contrarié de sa femme le dissuada de continuer sur cette taquinerie.

Pour la défense du comte et de la comtesse, il faut dire que Mildred depuis qu'elle savait marcher s'était plus d'une fois mise en danger. Elle avait commencé très jeune, à tout juste huit ans, en trompant déjà la surveillance de sa gouvernante. Cette première fois, elle s'était rendue au fond du parc sur la berge du ruisseau où son frère l'avait rattrapée de justesse, alors qu'elle avait déjà mis un pied dans l'eau, bien qu'elle ne sache pas nager. Et il y avait eu

aussi cette seconde fois où elle s'était sauvée pour aller dans un champ voisin du manoir. Elle y avait vu des enfants, bien plus âgés qu'elle et sans le sou, et soudain, elle avait voulu aller jouer avec eux. Le résultat avait parlé de lui-même ! Elle s'était fait voler ses chaussures et arracher ses jupons. Hélas ! cela ne l'avait pas arrêtée. Ah, non ! Tout comme cette autre fois, où elle partit seule au village, alors qu'elle n'avait pas plus de treize ans. Deux servantes de la maisonnée, qui s'étaient également rendues au village pour y faire des achats, l'avaient reconnue. Elles l'avaient récupérée juste avant qu'elle ne tente de rentrer dans une taverne. Malgré une punition, cela ne l'avait pas empêchée de réitérer ses bêtises ! La dernière fois datait de très peu de temps. Mildred s'était mise en tête de fuir avec la dernière des filles de leurs métayers afin de se rendre à Reading pour rejoindre la troupe d'un cirque. De quoi rendre dingues ses parents ! Aussi, une soirée qui se déroulerait même chez eux, les inquiétait fortement. Rien que d'imaginer Mildred, entourée de gentlemen et d'autres jeunes filles insouciantes, laissait songer à ses parents que ce bal pourrait tourner très rapidement en catastrophe !

— Ma chère mère, je n'avais pas l'intention de vous froisser. Veuillez accepter mes excuses. Sachez, néanmoins, que je me réjouis pour ce bal, ajouta Charles, le regard brillant.

— N'oubliez pas que je compte sur vous, mon fils, pour inviter les jeunes filles. Je ne veux pas qu'elles se retrouvent à faire tapisserie, les pauvres enfants, rappela-t-elle, comme à chaque fois qu'un bal avait lieu.

— Oui, mère, ne vous inquiétez pas. Je m'en occuperai, rétorqua-t-il avec un petit sourire rêveur.

En fait, il ne pensait pas à ces jeunes filles-là, mais plutôt à une certaine autre jeune fille. Bien qu'il doive encore passer un temps fou sur la piste de danse à faire danser ces malchanceuses, il trouverait un moyen de ne pas la laisser s'échapper, *elle*. Les yeux ouverts, il rêvait déjà de la tenir dans ses bras et de la faire danser.

— Et vous, ma Rose ! Êtes-vous joyeuse à l'idée de ce bal ? demanda sa mère. Il serait peut-être temps pour vous de songer à vous marier. Peut-être trouverez-vous, enfin, un époux digne de ce nom ?

— *Plutôt mourir !* pensa Rose, en soufflant bruyamment.

Puis, d'une voix courroucée, elle se décida à répondre à sa mère qui la fixait toujours le regard plissé.

— Maman ! Comment pourrais-je être enthousiaste à l'idée d'être exposée aux regards de tous ces lords qui ne seront présents que pour choisir une épouse ? Fi ! Je ne peux me sentir joyeuse à cette... idée !

Le timbre de sa voix était retombé lorsqu'elle s'aperçut que le visage de sa mère, marqué par la déception de sa réponse, avait les traits tirés vers le bas.

— Mais ne vous inquiétez pas, chère maman, je serai là ! ajouta-t-elle rapidement, car elle aimait trop sa mère pour la contrarier.

Son père avait quitté des yeux le journal qu'il tenait encore entre ses mains et observa sa fille mentir à sa femme.

— Vous n'êtes pas sans savoir que j'ai un esprit contestataire sur le sujet ! poursuivit-elle. Pourtant, je suis d'accord avec vous, annonça-t-elle, un large sourire factice plaqué sur son visage, alors qu'elle venait de se rendre

coupable d'une légère duplicité.

Tout en souriant, son père la regarda encore quelques secondes, assez pour croiser son regard, avant de retourner à sa lecture silencieuse.

Cependant, c'était vrai ! Rose détestait les bals ! Elle détestait ces manifestations, du fait que celles-ci n'étaient qu'un prélude à l'union. Pour elle, ces rencontres étaient organisées uniquement pour qu'un jeune homme ou un lord avancé dans l'âge puisse choisir une jeune fille — comme l'on choisit le plus beau fruit sur les étals du marché —, l'épouser et qu'elle lui donne au moins un héritier, si ce n'est auparavant, toute sa fortune ! Et finalement, une fois cette mission accomplie, il pourra continuer de faire ce qu'il souhaite sans concessions alors que son épouse devra vivre soumise pour le restant de ses jours ! Elle savait que la nature était ainsi faite ! L'homme, la femme, l'union, l'enfant ! Tout cela gravitait autour de la vie depuis la nuit des temps.

Toutefois, rien que d'y repenser lui fit monter le rouge aux joues. Elle ne pouvait accepter de se sentir piégée dans un endroit et devoir supporter le regard des hommes !

— *Fi ! Il y avait de quoi se rebeller ! Non ?* songea-t-elle en secouant subrepticement la tête pour s'en convaincre.

Son cœur refusait d'accepter de se retrouver dans un lieu de rencontres programmées pour tomber sur l'homme de sa vie. Et si ce dernier était ailleurs, dans un autre endroit qu'elle n'avait peut-être encore jamais visité...

— *Comment savoir que j'épouserai le bon gentleman rencontré dans cette salle de bal, alors que mon âme sœur se trouve peut-être déjà dans une ville voisine, n'attendant que de croiser mon chemin ?*

*Je veux être emportée par une vague d'émotions, exaltée dans un tourbillon de frissons, émue par de tendres mots d'amour...*

Mais que lui arrivait-il encore ?

Tout cela n'était vrai que dans les romans qu'elle lisait !

Trop de questions lui taraudaient l'esprit...

Pourtant, tantôt, elle avait lu dans le journal *Ascot News* qu'une union avait eu lieu entre une certaine lady Earnestine Rathbourne et un certain lord Floyd Wilson. Et bien que cet engagement n'eût pas été approuvé, dès lors, par les deux principaux sujets, lady Earnestine avait dû tout de même épouser lord Floyd, uniquement parce qu'elle ne pouvait hériter directement de son père. Eh oui ! C'était la dure loi lorsque la nature vous faisait naître fille. Seul l'aîné des garçons avait ce privilège, s'était appelée Rose durant sa lecture. Le père de lady Earnestine, se sachant malade, avait voulu protéger son enfant, car lorsqu'il rendrait son âme au ciel — sa femme l'ayant précédé sur ce terrain — sa fille unique se retrouverait sans biens avec, pour seule fortune, un titre qu'elle ne pourrait jamais porter. Et fort malheureusement pour elle, tout l'héritage des Rathbourne échoirait alors à un parent éloigné. Aussi, un accord fut-il arrangé entre les deux familles. Et en moins de temps qu'il en faut pour le dire, les deux jeunes gens s'étaient retrouvés devant l'autel, unis par les liens du mariage. Toutefois, à chacune de leurs apparitions, il semblait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Ces unions d'inclination de cœur restaient exceptionnelles et rarissimes pour Rose, et c'est pour cela qu'elle n'aspirait pas mieux à conserver sa liberté. Elle était une jeune femme âgée de vingt-deux ans, épanouie,

pétillante et amoureuse. Oui ! Amoureuse, mais de la nature. Et elle s'éblouissait devant celle-ci qui créait toutes sortes de beautés. Elle aimait également la vie en général, à tout le moins, si elle ne se sentait pas contrainte ou obligée.

Toutes les personnes qui croisaient son chemin recherchaient à nouveau sa compagnie. On la sollicitait souvent également pour sa perspicacité ainsi que pour sa justesse. Elle avait du caractère et si quelque chose la contrariait, cela ne durait jamais fort longtemps. Elle était toujours d'une humeur joyeuse et ses conversations étaient toujours agréables.

Mère Nature avait été très généreuse avec elle. Elle l'avait pourvue d'un très beau visage, toujours comblé d'un sourire qui laissait apparaître des fossettes sur ses joues. Et ce charme naturel ne laissait pas de marbrer les gentlemen qui croisaient son chemin. Son regard pétillant était franc et, sans nul doute, dû à la couleur dorée de ses immenses yeux qui étaient souvent plus expressifs que son langage. Ses cheveux de la couleur du miel étaient quotidiennement relevés dans une coiffure sophistiquée. Rose n'était pas très grande, mais elle avait des formes qui enchantaient sa couturière. Chaque création de robes était une réussite.

Aussi, les jeunes hommes des alentours essayaient-ils d'accaparer son cœur !

Néanmoins, sans succès...

Rose avait un caractère doux, généreux, mais bien trempé. Et lorsqu'elle avait décidé de prendre une direction, il devenait très difficile, à son entourage, de la faire changer d'avis. Et, bien entendu, le mariage ne faisait pas partie de ses aspirations.

Aussi, le petit-déjeuner se termina-t-il sans grande

conviction pour lady Jane-Elizabeth, qui pourtant avait tout misé sur ce prochain bal pour la marier !

## Chapitre 2

### *La rencontre*

*Easton Hall, jeudi 24 juillet 1817*

Un matin, l'aube à peine émergée de son sommeil semblait annoncer un temps splendide. Aucun nuage pointant son nez à l'horizon. Rose — qui adorait les sorties à pied — décida d'aller faire une promenade dans le parc de sa demeure. Celui-ci était si vaste qu'elle en franchissait rarement à pied les clôtures, préférant le faire à dos de cheval. Toutefois, ce jour-là, ayant longuement marché, elle finit par sortir du manoir, alors qu'une cloche lointaine sonnait tout juste son dixième coup. Elle s'engagea sur un petit chemin de traverse et se retrouva devant les terres du duc de Bridge, que sa famille ne côtoyait pas. Ce dernier, veuf dans la fleur de l'âge, avait déserté la société. Il avait tant aimé sa femme, disait-on, que sa perte l'avait plongé dans un abîme sans fond. Son fils unique John Cecil Scott, comte de Southampton, ressemblait tant à sa mère que le duc de Bridge, ne supportant plus son visage, l'avait exilé en France à l'âge de sept ans chez sa propre sœur. Il y était resté durant vingt années. Si bien que depuis qu'il était revenu discrètement dans le Berkshire — il y avait tout juste une semaine —, il restait un parfait inconnu

pratiquement pour tous les gens des alentours.

Au détour du petit chemin, Rose tomba sur une clôture de bois blanchie à la chaux. Elle y aperçut, de l'autre côté, un verger. Cela faisait plus de deux heures qu'elle était partie d'Easton Hall et la soif lui titillait la gorge. Elle remarqua alors des pommiers encore en fleurs dont certains étaient déjà garnis de très jolies pommes, qui lui donnèrent aussitôt l'eau à la bouche. Après s'être assuré que personne ne se trouvât dans son entourage, elle inspira et expira fortement avant de se mettre à sourire. Puis, elle décida de franchir la clôture.

Ce jour-là, elle portait une robe jaune cintrée à la taille par un gros ruban violet, le tout confectionné dans une très belle soie. Ce ruban était assorti à ses chaussures et était d'une teinte identique à l'autre ruban qui garnissait le tour de son chapeau jaune. Une cape de brocard d'un même violet, rebrodée d'arabesques jaunes, venait compléter sa tenue. Elle se débarrassa de son chapeau en l'accrochant par son ruban violet à l'un des poteaux de la clôture et s'essaya à enjamber celle-ci.

Mais la mode aristocratique dictait une folie de vêtements et Rose suivait la mode...

Ses jupons multiples et son corset l'empêchèrent alors de faire les mouvements naturels que son corps était supposé faire. Ce qui ne l'empêcha pas de rester déterminée à aller chaparder une pomme. Cette attitude ne faisait pas partie de son éducation et Rose se mit à penser que si sa mère la surprenait à ce moment-là, elle se pâmerait sans nul doute ! À cette pensée, un petit son cristallin s'échappa de sa jolie bouche et c'est en pouffant de rire qu'elle continua son ascension. Le soleil dispensait

fortement ses rayons et il n'était pas question pour elle de s'arrêter en si bon chemin...

À vingt pas de là était allongé à l'ombre d'un bosquet lord John. Il était venu chercher au fond du parc du château de son père, repos et tranquillité pour faire quelques esquisses sur son carnet à dessin. Il se releva, tout en essayant d'admirer la scène qui se déroulait devant lui. Mais les branches feuillues des nombreux pommiers l'empêchèrent d'entrevoir qui était cette jeune fille, dont le rire cristallin l'avait sorti de ses pensées.

Bien qu'elle ne soit pas très grande, Rose arriva finalement à passer une jambe par-dessus la clôture. Mais la seconde ne voulut pas suivre le même chemin.

Son jupon l'empêchant d'y être au plus près !

Tant bien que mal, tout en marmonnant, elle finit par réussir à la passer juste avant que les arceaux de son jupon écrasés contre la clôture décident de reprendre leur forme originelle. C'est alors qu'elle se vit tomber à quatre pattes sans pouvoir se retenir. Une fois au sol, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Elle se releva en se frottant les mains avant de secouer les herbes folles qui avaient envahi sa robe. Puis, elle fit les cinq pas qui la séparaient de son forfait et se retrouva sous un pommier sur lequel elle put choisir et cueillir une belle pomme appétissante.

John, qui cherchait toujours à voir qui était cette petite chapardeuse de pommes sans peur et sans reproche puisque maintenant elle riait sans gêne, parcourut encore quelques pas, tout en prenant soin de s'approcher silencieusement de la demoiselle. Néanmoins, il ne distinguait toujours pas grand-chose de sa silhouette.

Une fois son forfait accompli, Rose rangea la pomme

dans sa petite bourse qui était nouée à son poignet et enjamba, à nouveau, la clôture avec plus d'aisance. Elle se laissa glisser le long du petit poteau quand, soudain ! Elle s'y retrouva suspendue — la pointe de ses pieds ne touchant que difficilement le sol. Le lien de sa cape venait de s'accrocher sur un vieux clou rouillé la faisant, là, prisonnière.

— Quelle sottise je suis ! ... fichtre ! marmonna-t-elle. Voilà que je vais mourir sans avoir pu goûter ma pomme, lâcha-t-elle tout en se débattant, mais sans aucun succès.

À force de s'agiter, les liens de sa cape se lâchèrent quelque peu ce qui lui permit de se stabiliser sur la moitié de ses pieds. Mais gesticuler dans tous les sens n'avait pas que du bon, car le nœud se resserra sur lui-même autour du clou et il lui fut impossible de le défaire toute seule.

— Oh... Pourquoi n'ai-je pas retiré cette maudite cape ? Mince ! Me voilà fâcheusement avancée, maintenant ! continua-t-elle de clamer.

Elle se débarrassa de sa petite bourse en la laissant tomber à ses pieds. Celle-ci s'entrouvrit et laissa échapper la belle pomme rouge qui alla rouler à quelques pas de sa lutte.

Alors qu'elle continuait de souffler, de tonner et de s'exclamer qu'elle n'était qu'une sottise, John parcourut encore quelques pas, se rapprochant considérablement de la jeune femme. Soudain, lorsque celle-ci entendit derrière son dos un craquement de petits bois secs, elle se raidit.

— *Mince !* se dit John en silence, lui qui voulait la surprendre.

— Excusez-moi ! Est-ce qu'il y a quelqu'un ? s'exclama-t-elle, tout en essayant de se retourner, mais

toujours sans succès.

N'entendant aucune réponse faire écho à sa question, elle poursuivit :

— Allons, s'il vous plaît ! Aidez-moi, je vous en prie, bredouilla-t-elle.

Ne recevant pas plus de réponses, cela commença à l'agacer.

— Mince ! Répondez-moi ! insista-t-elle.

John avait pris soin de rester positionné derrière elle. Elle n'était pas en danger et il n'était qu'à quelques pas au cas où elle viendrait à défaillir. Alors qu'il s'amusait de la voir gesticuler et gigoter dans tous les sens, il ne prit tout de même pas la peine de répondre à son appel. Après tout, c'était une petite voleuse !

Soudain, il sembla à Rose qu'une ombre peut-être même qu'une tête se dessinait au sol après que John eut fait un pas vers elle.

— S'il vous plaît ! Allons, fichtre de fichtre ! Montrez-vous, enfin !

— *Juste Ciel !* se dit-il en souriant. *Voilà une demoiselle qui a du vocabulaire.*

— Je sais que je ne suis pas toute seule, je vois votre ombre. Flûte ! s'exprima-t-elle en se débattant de plus belle de son piège.

Mais en vain ! Elle resta prisonnière du petit clou rouillé.

Dans un même temps, John se morigénait en silence, d'avoir été trahi par son ombre. De ce silence, Rose éprouva à la fois de la peur de ne pas voir qui était là, mais aussi de l'agacement. Cette constatation la plongeant dans une certaine perplexité. Elle essaya néanmoins de

conserver une certaine convenance et continua donc de s'adresser à cette ombre, qui daignait lui répondre.

— S'il vous pl...

— Que faites-vous accroché à ma clôture, jeune fille ? l'interrompit-il, croyant gronder une enfant.

Rose, surprise par la voix incroyablement grave et par l'intonation employée à l'encontre de sa personne, s'empourpra. Elle essaya de tourner la tête, mais elle n'arrivait plus à maîtriser ses membres. Des frissons parcoururent sa nuque et descendirent le long de sa colonne vertébrale, laissant là tout son corps engourdi pour la première fois. Elle réussit à bafouiller cette phrase d'une voix qu'elle voulut légère :

— Oh, merci, Monsieur ! Merci, de... de me venir en aide...

John fut surpris par le timbre de sa voix qui s'était, tout à coup, radouci. Celle-ci était d'une tonalité plaisante, presque chantante. Alors qu'il se trouvait toujours au derrière d'elle — de l'autre côté de la clôture —, il aperçut soudain la main de Rose. Un doute l'habita.

— *Me serais-je trompé sur la personne ?*

C'était une main de jeune femme qu'il avait cru apercevoir et non celle d'une fillette, comme il l'eut supposée depuis le début.

Longiligne, élégante et... dégantée !

— Que faites-vous donc, là, jeune demoiselle ?... Ici ! demanda-t-il, un sourire trônant sur ses lèvres.

Malgré le doute qui l'avait submergé quelques secondes plus tôt, il avait continué à s'adresser à elle sur ce ton sans savoir, du reste, pourquoi.

— Oh, là ! I...ci, voulez-vous sûrement sous-